

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon ATHANASIADES

Le journalisme et la Guerre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 37-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Le journalisme et la Guerre

Sans être profond observateur, on remarque un étrange désarroi dans les esprits depuis le jour sinistre du 2 août 1914, et l'on peut affirmer, sans craindre un procès en diffamation, que cet égarement est en grande partie le fait des journaux.

En effet, par suite du développement extraordinaire qu'a pris le journalisme depuis quelque cinquante ans, et grâce à la liberté que lui ont largement octroyée presque tous les gouvernements, la presse est aujourd'hui l'un des moyens d'action les plus puissants. Capitalistes, bourgeois, paysans, ouvriers, tous subissent peu à peu l'influence enveloppante du journal qui revient à la charge chaque matin, sans leur laisser aucun repos. Il est devenu une arme terrible et, pour les meneurs de foules, un moyen d'exercer sur les volontés, une pression lente, mais continue, dont les victimes n'aperçoivent souvent que trop tard les funestes résultats.

Aussi certaines personnes qui s'estiment encore raisonnables, maudissent-elles de bon cœur tous les journalistes de l'univers, voyant en eux les seuls responsables de cette effroyable catastrophe. Pauvres naïfs qui croient tenir le coupable, alors qu'ils sont les jouets d'un fantôme insaisissable !

Eh ! ne sais-tu pas, lecteur, que c'est toi qui rédiges les journaux ? Ne sais-tu pas que c'est toi qui, jour après jour, dictes au rédacteur docile ce qu'il doit te servir dans le numéro du lendemain ? Le rédacteur est l'esclave de la foule, il doit lui obéir passivement s'il tient à conserver son poste. Son rôle consiste à deviner les pensées et les sentiments du public, pour les lui présenter ensuite ornés de mots sonores et de métaphores brillantes.

Les préjugés s'emparent des esprits et la foule aveuglée

exige que le journal épouse ses sympathies et ses antipathies ; elle exige que le rédacteur flatte ses instincts, donne un corps à ses désirs. Un propos, lancé au hasard, part, vole de bouche en bouche, acquiert chaque jour plus de consistance. Une feuille s'en empare, l'amplifie, le commente et bientôt le peuple entier répète avec un ensemble merveilleux et une foi absolue un raconter inepte, né dans le cerveau d'un déséquilibré.

Et c'est ainsi que, pour quelques-uns, les Français étaient devenus ce peuple corrompu jusqu'à la moelle, incapable d'aucun effort, et que le Germain devait régénérer dans un magnifique élan de générosité. Le Russe était une malheureuse victime du tzarisme, un serf auquel il fallait apporter la liberté avec la « Kultur ». Ces opinions étaient répandues dans certaine presse chauviniste, tandis que dans l'autre camp, on publiait des insanités analogues.

Combien de journaux n'ont pas vécu pour avoir voulu résister à la pression de l'opinion publique ! Combien de rédacteurs, trop amis de la paix et de la vérité, ont été forcés d'abandonner leur plume pour chercher fortune ailleurs ! Mais, direz-vous, il existe des journalistes assez fortunés et assez indépendants pour affronter un peuple et lui dire qu'il fait fausse route. Oui, certes, il en est. Mais l'écrivain est homme, il a ses défauts, un peu d'orgueil, une pointe de vanité, d'où le désir de plaire à ses lecteurs. Il est peu d'Alcestes qui poussent l'abnégation jusqu'à déplaire à leurs semblables de propos délibéré. Supposons que cet héroïsme se présente ; croyez-vous qu'un directeur de journal garderait longtemps un correspondant, voire un rédacteur qui irait à l'encontre du public et lui aliénerait ses sympathies... avec ses deniers ?

Ce qui est vrai en temps de paix l'est plus encore en temps de guerre. L'exagération, le mensonge, la vanité, l'orgueil se transforment alors en autant de vertus. Les sentiments les moins louables, appât du lucre ou ambition,

se couvrent du manteau glorieux du patriotisme et le journal, toujours et plus que jamais esclave, continue lentement, mais sûrement son œuvre de désagrégation, de haine et de rancune.

Canons, mitrailleuses, aéroplanes et sous-marins font de magnifiques ravages sur terre et dans les airs, sur les flots comme au fond de l'eau. Ce sont là toutes plaies que le temps cicatrise. Seul le journal tue ; il tue et pour toujours ; car ses victimes ce sont les cœurs, ce sont les âmes, et les blessures qu'il leur fait sont toujours mortelles. La haine, haine sacrée, a dit Richépin, fait son œuvre maudite, et des peuples qui pourraient s'unir pour le triomphe de la vérité, de la science et de la civilisation seront toujours séparés par un abîme infranchissable. Et qui en est cause ? Le journal ? Oui, mais d'abord le lecteur, mais d'abord un peuple tout entier qui s'est laissé leurrer par les phrases sonores d'un groupe de meneurs. Et encore une fois, qui en est cause ? Personne. L'humanité tout entière qui croit volontiers ce qui satisfait ses désirs et assouvit ses instincts. L'étincelle qu'il fallait étouffer dès le début est devenue un incendie effroyable qui embrase tous les esprits ; le souffle d'égarement s'est transformé en un ouragan de folie qui emporte tout sur son passage, broyant les volontés, brisant les âmes, amenant la ruine matérielle et, pis que cela, la ruine morale d'une nation.

(à suivre)

Léon ATHANASIADES.